

# L'aumône, la prière et le jeûne, chemins vers Dieu et vers les autres.

## Approche biblique

Catherine Vialle – Université Catholique de Lille

Aumône, prière et jeûne sont les trois piliers du Carême, du moins tel qu'on l'enseigne souvent. Pourtant, ils n'ont pas toujours bonne presse, en particulier en ce qui concerne le jeûne. La prière, comme chemin vers Dieu, fait l'unanimité à défaut d'être pratiquée par tous. Il en est de même de l'aumône, même si l'on préfère employer le mot plus moderne de « partage », et qu'elle n'est pas non plus nécessairement pratiquée par tous. En revanche, le jeûne est nettement moins évident. Jeûner, cela sent un peu son XIX<sup>e</sup> siècle ou son Père du désert, et on imagine facilement le jeûne en question accompagné du fouet, du cilice et d'heures de méditation à genoux sur un prie-Dieu bien dur. Ou alors on jeûne pour perdre du poids ou se désintoxiquer, mais alors, est-ce un chemin vers Dieu ? C'est à voir...

Dans cet exposé, je me centrerai sur la Bible, sachant qu'il sera question des traditions juives et chrétiennes dans les deux conférences suivantes. Je parlerai d'abord de la prière, du jeûne et de l'aumône tels qu'ils se présentent dans la Bible, indépendamment puis dans leurs liens mutuels, puis je m'attarderai sur un petit livre biblique qui présente une mise en œuvre de ces trois chemins, le livre de Tobit.

### 1. La prière

Que la prière est un chemin d'accès à Dieu, nul ne le contestera. Pourquoi prier sinon pour se mettre en relation avec Dieu ? La prière est une démarche fondamentale de toutes les religions. Le *Dictionnaire critique de théologie*, qui est une référence en matière de définition théologique, donne la définition suivante :

« La prière est peut-être l'acte religieux **essentiel** ; elle est donc très difficile à définir, tellement elle a de formes et d'occasions diverses. On peut cependant y distinguer deux aspects fondamentaux. Le premier sert en général à la nommer dans la plupart des langues (prière, prayer, Gebet, proseukhè, etc.) : il s'agit d'une **demande** ou d'une requête, adressée en général à Dieu. Le second apparaît quand on se rend compte que cette démarche suppose qu'on peut communiquer avec Dieu : la prière est alors **communion**, ou même union, **avec lui**. Ce lien entre l'humain et le divin, entre l'éphémère et l'absolu, pose des questions philosophiques que la tradition chrétienne a souvent abordées d'un point de vue platonicien. Les deux aspects de la prière sont récapitulés dans la définition souvent citée de Jean Damascène : “La prière est

l'élévation de l'âme vers Dieu, ou la demande qui lui est faite de ce qui est nécessaire''  
(Expositio fidei 68) ».

Andrew LOUTH, *DCT*, entrée « Prière »

On trouve encore la définition suivante : « Recherche par l'homme d'un contact avec Dieu, soit pour le louer, soit pour lui exprimer un besoin personnel, soit pour la joie de le rencontrer »<sup>1</sup>.

La prière se distingue de la méditation dans laquelle je pense à Dieu comme à un « il », par le fait que l'on s'adresse à Dieu comme à un « tu ».

### Dans l'Ancien Testament

On peut partager les prières de l'Ancien Testament, comme du Nouveau, d'ailleurs, entre louange, supplication ou intercession et action de grâce. Selon Paul Beauchamp : « La louange se réjouit d'un bien dont profitent les autres. Le remerciement reconnaît dans un bien le don qui provient d'un autre »<sup>2</sup>. Ou en d'autres mots, l'action de grâce est la forme spécifique de la louange après la délivrance. C'est un témoignage de reconnaissance rendu à Dieu.

Si l'on parcourt l'Ancien Testament, on se rend compte que les prières transmises dans le Pentateuque<sup>3</sup>, dans les livres historiques<sup>4</sup> et chez les prophètes<sup>5</sup> sont essentiellement des prières d'intercession en faveur du peuple. La prière apparaît partout comme un dialogue entre Dieu et l'homme, à l'image ce qui est dit de Moïse : « Le SEIGNEUR parlait à Moïse, face à face, comme on se parle d'homme à homme »<sup>6</sup> (Ex 33,11).

L'Ancien Testament contient un livre de prière en tant que tel : le Psautier. En hébreu, ce livre porte le titre de *tehillim*, ce qui signifie « louanges » : ce choix indique que la prière de louange est fondamentale, même si les psaumes de supplication l'emportent en nombre sur les hymnes de louange. L'ensemble du Psautier suit d'ailleurs un mouvement qui va de la supplication à la louange. La louange a souvent une dimension communautaire, comme c'est le cas dans les psaumes qui clôturent le Psautier par une louange qui invite tous les vivants.

Quant à la supplication, on peut dire qu'elle est déjà une victoire sur le désespoir, puisqu'elle est encore une manière de se tourner vers Dieu, même si c'est dans le cri, dans la plainte, ou, comme Job, dans la colère. Elle repose sur l'espérance d'un Dieu qui écoute, sur la mémoire du soutien de Dieu.

Ben Sira (II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) parle très souvent de la prière, c'est pourquoi nous nous attarderons un moment à son enseignement. Pour lui, c'est un sujet fondamental, lié à la vie quotidienne, aussi fréquemment abordé que celui de la Loi. Dans la prière, dit-il, il ne faut ni

<sup>1</sup> François DAUMAS, « L'expérience religieuse égyptienne dans la prière », dans Henri LIMET et Julien RIES, *L'expérience de la prière dans les grandes religions* (Homo Religiosus 5), Louvain-la-Neuve, 1980, p. 59-81, p. 59.

<sup>2</sup> Paul BEAUCHAMP, *Psaumes nuit et jour*, p. 85.

<sup>3</sup> Par ex. Gn 18,23-33 ; 32,10-14 ; Ex 32,11-14 ; 33,12-23 ; 34,5-9).

<sup>4</sup> Par ex. 2 S 7,18-29 ; 2 R 19,15-19.

<sup>5</sup> Par ex. 1 R 18,36-37.

<sup>6</sup> Sauf mention autre, les traductions sont celles de la TOB édition 2010.

manquer de confiance ni multiplier les paroles : « Ne sois pas pusillanime dans ta prière, ne néglige pas de faire l'aumône » (Si 7,10) ; « Ne bavarde pas dans l'assemblée des anciens, ne répète pas tes paroles dans ta prière » (Si 7,14). Ce que l'on retrouve chez Qohéleth : « Que ta bouche ne se précipite pas et que ton cœur ne se hâte pas de proférer une parole devant Dieu. Car Dieu est dans le ciel, et toi sur la terre. Donc, que tes paroles soient peu nombreuses ! » (Qo 5,1). Dans la maladie il conseille de prier le Seigneur avant même d'appeler le médecin (Si 38,9).

Le pécheur peut demander pardon à Dieu et le prier pour surmonter l'obstacle (Sir 17,25 ; 21,1). Il faut pardonner soi-même pour être pardonné : « Pardonne à ton prochain l'injustice commise ; alors, quand tu prieras, tes péchés seront remis. Si un homme nourrit de la colère contre un autre homme, comment peut-il demander au Seigneur la guérison ? Il n'a nulle pitié pour un homme, son semblable ; comment peut-il prier pour ses propres péchés ? Si lui qui n'est que chair entretient sa rancune, qui lui obtiendra le pardon de ses propres péchés ? » (Si 28,2-5).

Enfin Dieu écoute, explique-t-il, la prière du pauvre et de l'humble (Si 21,5) et en particulier :

« Il n'a pas de partialité contre le pauvre,  
il exauce la prière de celui qu'on traite injustement.  
Jamais il ne dédaigne la supplication de l'orphelin,  
ni la veuve quand elle épanche sa plainte.  
Est-ce que les larmes de la veuve ne descendent pas sur sa joue  
et son cri n'accuse-t-il pas celui qui les provoque ?  
Celui qui sert le Seigneur selon son bon plaisir est agréé  
et sa demande atteint jusqu'au nues.  
La prière de l'humble traverse les nues  
et il ne se console pas tant qu'elle n'a pas atteint son but,  
il n'a de cesse que le Très-Haut ne soit intervenu,  
qu'il n'ait fait droit aux justes et rendu justice » (Si 35,16-22).

Probablement le dernier écrit de l'Ancien Testament puisqu'il est rédigé aux alentours du 1<sup>er</sup> siècle, le Livre de la Sagesse fait lui-aussi une grande place à la prière. Ainsi, la venue de la sagesse en l'homme est conditionnée par une prière de demande qu'il place au centre de son œuvre : « Aussi ai-je prié et le discernement m'a été donné, j'ai imploré et l'esprit de la Sagesse est venu en moi » (Sg 7,7). Dans le même sens, plus tard, Jacques écrira : « Si la sagesse fait défaut à l'un de vous, qu'il la demande au Dieu qui donne à tous avec simplicité et sans faire de reproche ; elle lui sera donnée » (Jc 1,5).

### La prière de Jésus

Dans les évangiles de l'enfance, les cantiques de Zacharie, Marie et Syméon offrent des modèles d'action de grâce (Lc 1 – 2).

Tout indique que Jésus priait beaucoup et longuement, en particulier à certaines heures décisives de son entreprise. Ainsi, au début de son ministère (Mc 1,35) et à Gethsémani (Mc 14,32-42)<sup>7</sup>.

Nous voyons parfois Jésus rendre grâce à son Père (Lc 10,21-22). Mais dans son enseignement, les paroles de Jésus qui ont trait à la prière se rapportent presque exclusivement à la prière de demande. Et pour se faire, il invite ses disciples à se mettre dans la position d'enfants vis-à-vis du Père, en comptant sur son écoute et sa miséricorde (Mt 7,7-11). Le fait de se considérer comme fils entraînent une attitude fraternelle. Et sur ce point, Jésus met en valeur l'intercession, la prière en faveur des autres. Il invite même les siens à prier pour ceux qui les persécutent (Mt 5,44).

Les disciples sont invités à prier eux-aussi : « Je vous le déclare encore, si deux d'entre vous, sur la terre, se mettent d'accord pour demander quoi que ce soit, cela leur sera accordé par mon père qui est aux cieux. Car là où deux ou trois se trouvent réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Mt 18,19-20).

Et Jésus leur donne le Notre Père (Mt 6,9-13 et Lc 11,2-4).

### Les premières communautés chrétiennes

Dans l'ensemble, la prière chrétienne se situe dans la continuité de la piété biblique et juive. C'est au niveau du contenu que l'on va observer une différence. Désormais, les prières de louange et d'action de grâce culminent dans la proclamation des événements du salut, de la réalisation des promesses messianiques en Jésus, de l'instauration du Royaume de Dieu et du don de l'Esprit Saint.

On observe surtout cela dans les actions de grâce des épîtres pauliniennes et dans les hymnes ou cantiques plus tardifs de l'épître aux Ephésiens et de l'Apocalypse<sup>8</sup>. On trouve également de nombreuses références à l'action médiatrice du Christ et à son pouvoir d'intercession, sous forme de brèves allusions (« par Jésus... », etc.) dans les doxologies, dans les bénédictions ou dans les hymnes (Ph 2,6-11 ; Col 1,15-20 ; Ap 1,5-6).

Dite par les baptisés devenus « fils adoptifs » de Dieu, qui peuvent, à ce titre, s'adresser à Dieu comme à un Père, la prière chrétienne est une prière « en Christ », « dans l'Esprit ».

En finale, selon Paul, la prière consiste en un ajustement du désir de celui qui prie au vouloir de Dieu : « Que ta volonté soit faite »...

## 2. Le jeûne

On peut définir le jeûne de la sorte : « Le jeûne est l'abstention complète ou partielle, et pour des périodes plus ou moins longues, de nourriture et de boisson, ou de nourriture

<sup>7</sup> Voir aussi Mt 14,23 ; 26,36-46 ; Lc 3,21 ; 5,16 ; 9,18.28 ; 11,1 ; 22,39-46.

<sup>8</sup> 2 Th 2,13-17 ; Ga 1,3-5 ; Rm 16,25-27 ; 1 Co 1,4-8 ; Eph 1,3-14 ; Ap 7,11 ; 11,17-18 ; 12,10-12 ; 19,6-8.

seulement »<sup>9</sup>. Il s'agit d'une pratique très ancienne puisque l'abstinence partielle ou totale de nourriture, ou de certains aliments à des moments déterminés était pratiquée en Assyrie, en Perse, à Babylone, en Scythie, en Grèce, à Rome, aux Indes, à Ninive, en Israël, en Chine, au nord de l'Europe par les Druides et en Amérique par les Indiens<sup>10</sup>. C'était une pratique très répandue, souvent infligée comme un moyen de pénitence, en signe de deuil, et comme préparation aux rites religieux.

Au point de vue anthropologique, la nourriture, comme la sexualité, représente certainement une chose particulièrement « sacrée », dans le sens qu'elle commande une attitude spéciale contenant en germe le « sentiment religieux »<sup>11</sup>. En effet, les aliments ne représentent pas seulement le support de la vie, ils sont la vie même. Dans presque toutes les langues du monde, le terme qui désigne la nourriture est de la même famille que celui qui désigne les forces vitales, l'âme, l'énergie, la vie. Ainsi, en français, « vivre », « viande » sont de la famille de « vie ».

Et comme devant toutes les choses particulièrement sacrées, l'attitude de l'homme primitif envers la nourriture est ambivalente, oscillant entre la « crainte » et la « vénération ». S'y ajoute, en plus, l'horreur de l'agression et la crainte de ses conséquences : pour se nourrir, il faut tuer...

Dans l'Ancien Testament, la nourriture joue un grand rôle dans les premiers chapitres de la Genèse et ce n'est sans doute pas un hasard si, dans le premier récit de création, les premières paroles de Dieu aux humains à qui il vient de confier la création concernent la nourriture :

<sup>29</sup> Dieu dit: «Voici, je vous donne toute herbe qui porte sa semence sur toute la surface de la terre et tout arbre dont le fruit porte sa semence; ce sera votre nourriture. <sup>30</sup> À toute bête de la terre, à tout oiseau du ciel, à tout ce qui remue sur la terre et qui a souffle de vie, je donne pour nourriture toute herbe mûrissante.» Il en fut ainsi. <sup>31</sup> Dieu vit tout ce qu'il avait fait. Voilà, c'était très bon. Il y eut un soir, il y eut un matin: sixième jour (Gn 1,29-31).

Dans ce monde idéal créé par Dieu, humains et animaux sont végétariens et reçoivent une nourriture végétale différente. Ainsi, ils ne doivent pas s'entretuer pour se nourrir ni entrer en concurrence. Dans ce monde « selon le cœur de Dieu », humains et animaux vivent pacifiquement côte à côte, sans avoir besoin d'entrer en concurrence ni de s'entretuer pour leur nourriture.

Dans le deuxième récit de création, ce n'est sans doute pas un hasard si le premier interdit fixé par Dieu à l'humain, dans le jardin d'Eden, porte sur la nourriture :

Tu pourras manger de tout arbre du jardin, mais tu ne mangeras pas de l'arbre du connaître bien et mal car, du jour où tu en mangeras, tu devras mourir<sup>12</sup> (Gn 2,16-17).

<sup>9</sup> H.-M. SHELTON, *Le jeûne*, Paris, La nouvelle hygiène, 1970, p. 21.

<sup>10</sup> H.-M. SHELTON, *Le jeûne*, p. 50.

<sup>11</sup> J. CLAUDIAN, « Le jeûne dans les civilisations "primitives" et dans les religions du passé », dans J.-M. ABD-EL-JALIL, e.a., *Redécouverte du jeûne*, Paris, Cerf, 1959, p. 153-184, p. 156.

<sup>12</sup> Traduction de l'auteure de l'article.

L'expression, « connaître bien et mal », qui est une des traductions possible de l'hébreu, peut être comprise de deux manière : selon que l'on considère bien et mal comme des adverbes portant sur « connaître » ou comme des substantifs. D'autre part, la paire « bien et mal » peut aussi signifier une totalité : il s'agirait alors de l'arbre qui permet de tout connaître, ou bien de connaître bien et de connaître mal. Une fois qu'ils ont mangé du fruit de cet arbre, l'homme et la femme sont loin de tout connaître et ne sont pas comme des dieux, ce qui révèle surtout que le serpent est menteur.

Finalement, ce qui est en jeu est « de connaître bien », à la manière de Dieu, ou « de connaître mal », à la manière du serpent. Et cela se décide autour d'un fruit, de quelque chose à manger. Cela n'est pas surprenant quand on sait l'importance de la nourriture d'un point de vue anthropologique. Au départ, Dieu choisit de mettre une limite à l'être humain précisément dans sa capacité à s'approprier ce qui l'entoure pour le faire sien en l'ingurgitant, en le mangeant. Sans une telle limité, aucune relation n'est possible puisqu'il ne peut y avoir d'altérité. L'altérité suppose, en effet, d'être capable de mettre une limite à son désir de tout posséder, de tout s'approprier, pour faire place à l'a(A)utre.

Mais les humains préfèrent écouter la parole du serpent, celle du refus de la limite, celle de la convoitise, du désir de tout s'approprier, de tout manger. La suite raconte ce qu'il en est de leurs relations entre eux, à Dieu, à la création et au monde animal une fois qu'ils sont entrés dans cette logique de convoitise. Chacun cherche alors à dominer l'autre, Dieu est perçu comme un juge et les animaux comme des concurrents à écraser.

Adam et Eve donnent naissance à une humanité marquée par la violence, ce qui aboutit à la destruction de la création, le déluge. Après le déluge, Dieu prend acte de la tendance au mal qui habite l'être humain et décide pourtant qu'il ne détruira plus jamais la création :

<sup>21</sup> Le SEIGNEUR respira le parfum apaisant et se dit en lui-même: «Je ne maudirai plus jamais le sol à cause de l'homme. Certes, le cœur de l'homme est porté au mal dès sa jeunesse, mais plus jamais je ne frapperai tous les vivants comme je l'ai fait (Gn 8,21).

Mais désormais, les humains pourront manger la viande des animaux, comme en exutoire à leur propre violence :

<sup>2</sup> Vous serez craints et redoutés de toutes les bêtes de la terre et de tous les oiseaux du ciel. Tout ce qui remue sur le sol et tous les poissons de la mer sont livrés entre vos mains. <sup>3</sup> Tout ce qui remue et qui vit vous servira de nourriture comme déjà l'herbe mûrissante, je vous donne tout. <sup>4</sup> Toutefois vous ne mangerez pas la chair avec sa vie, c'est-à-dire son sang (Gn 9,2-4).

La consommation des animaux comporte toutefois une limite : celle du sang, qui symbolise la vie et qui reste interdit à la consommation. Symboliquement, les humains peuvent consommer la chair des animaux, mais ne peuvent s'approprier leur vie.

Le monde idéal voulu par Dieu persiste sous la forme d'une vision eschatologique, dans une création restaurée aux temps messianiques :

<sup>5</sup> La justice sera la ceinture de ses hanches et la fidélité le baudrier de ses reins. <sup>6</sup> Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau. Le veau et le lionceau seront nourris ensemble, un petit garçon les conduira. <sup>7</sup> La vache et l'ourse auront même pâture, leurs petits, même gîte. Le lion, comme le bœuf mangera du fourrage. <sup>8</sup> Le nourrisson s'amusera sur le nid du cobra. Sur le trou de la vipère, le jeune enfant étendra la main (Is 11,5-8).

Le jeûne devient ainsi une manifestation du désir de renoncer, pour un temps, à la volonté de toute puissance pour laisser place à l'A(a)utre. Symboliquement, il s'agit de faire taire en soi la convoitise pour laisser place à Dieu. On comprend alors qu'il soit proche de la prière, et de l'aumône, puisque, là-aussi, fondamentalement, il s'agit de faire place à l'A(a)utre en acceptant de se limiter. S'il ne se vit pas dans cet esprit-là, le jeûne ne sert à rien.

C'est ainsi que le prophète Isaïe évoque le jeûne qui plait à Dieu :

<sup>4</sup> Or vous jeûnez tout en cherchant querelle et dispute et en frappant du poing méchamment! Vous ne jeûnez pas comme il convient en un jour où vous voulez faire entendre là-haut votre voix. <sup>5</sup> Doit-il être comme cela, le jeûne que je préfère, le jour où l'homme s'humilie? S'agit-il de courber la tête comme un jonc, d'étaler en litière sac et cendre? Est-ce pour cela que tu proclames un jeûne, un jour en faveur auprès du SEIGNEUR? <sup>6</sup> Le jeûne que je préfère, n'est-ce pas ceci: dénouer les liens provenant de la méchanceté, détacher les courroies du joug, renvoyer libres ceux qui ployaient, bref que vous mettiez en pièces tous les jougs! <sup>7</sup> N'est-ce pas partager ton pain avec l'affamé? Et encore: les pauvres sans abri, tu les hébergeras, si tu vois quelqu'un nu, tu le couvriras: devant celui qui est ta propre chair, tu ne te déroberas pas. <sup>8</sup> Alors ta lumière poindra comme l'aurore, et ton rétablissement s'opérera très vite. Ta justice marchera devant toi et la gloire du SEIGNEUR sera ton arrière-garde. <sup>9</sup> Alors tu appelleras et le SEIGNEUR répondra, tu héleras et il dira: «Me voici!» Si tu élimines de chez toi le joug, le doigt accusateur, la parole malfaisante, <sup>10</sup> si tu cèdes à l'affamé ta propre bouchée et si tu rassasies le gosier de l'humilié, ta lumière se lèvera dans les ténèbres, ton obscurité sera comme un midi (Is 58,4-10).

Ainsi, le jeûne n'est pas purement corporel, mais il ne peut être dissociable du partage et de la pratique de la justice sociale.

Concrètement, la loi mosaïque n'oblige qu'à un seul jour de jeûne par an : lors de la « Fête du jour de l'expiation » (Lv 16). Ce jour-là, quiconque ne respecte pas le jeûne doit être retranché de la communauté (Lv 23,27-29).

Occasionnellement, les chefs du peuple prescrivent des jeûnes publics pour les grandes circonstances où la pénitence s'impose. Ainsi, lorsque Samuel devient chef d'Israël après vingt ans de domination philistine, il exige un jeûne d'expiation d'un jour et la destruction des dieux étrangers. Car les Israélites étaient retombés dans l'idolâtrie (1 S 7,2-6). Cette pénitence et l'intercession de Samuel obtiennent l'intervention de Dieu dans le combat contre les Philistins.

Dans les cas de grands périls, le jeûne est également pratiqué. Ainsi, au temps des Juges, après deux défaites infligées coup sur coup par les Benjaminites, « Tous les fils d'Israël et tout le

peuple montèrent et vinrent à Béthel ; là ils pleurèrent assis devant le SEIGNEUR, et ils jeûnèrent ce jour-là jusqu'au soir, et ils firent monter des holocaustes et des sacrifices de paix devant le SEIGNEUR » (Jg 20,26)<sup>13</sup>.

Des particuliers ou des groupes peuvent spontanément décider de jeûner, en signe de deuil (Judith durant son veuvage, en Jdt 8,5-6), afin d'implorer la miséricorde de Dieu pour des malades (David pour l'enfant qu'il a eu de Bethsabée et qui est gravement malade, en 2 S 12,16 ; Ps 35,13), pour obtenir des révélations particulières (Daniel après une vision, en Dn 10,3), par esprit de pénitence (Ps 69,2 ; 109,24 ; Dn 9,3 ; Sir 34,26). L'impie Achab lui-même, mauvais roi par excellence, détourne de lui le malheur annoncé par Elie en jeûnant, vêtu de sac et marchant à pas lents (1 R 21,27).

Cette pratique prend de plus en plus d'importance après l'Exil et, à l'époque de Jésus, bien des Juifs pieux jeûnaient deux fois par semaine. Par exemple, le Pharisien, dans Luc affirme qu'il jeûne deux fois par semaine et qu'il paie la dîme de tout ce qu'il se procure (Lc 18,12).

Jésus lui-même commence sa vie publique par un jeûne de 40 jours et 40 nuits (Mt 4,1-3 ; Mc 1,12-13 ; Lc 4,1-3). Saint Paul jeûne volontairement (2 Co 6,4-5 ; 11,27). Pour un chrétien, le jeûne symbolise aussi l'attente du retour de l'époux. Aux disciples de Jean qui lui demandent pourquoi ses disciples ne jeûnent pas, Jésus fait cette réponse : « Les invités à la noce peuvent-ils être en deuil tant que l'époux est avec eux ? Mais des jours viendront où l'époux leur aura été enlevé : c'est alors qu'ils jeûneront » (Mt 9,15). Après le départ du Seigneur, le jeûne prend alors la signification eschatologique de l'attente de son retour, de l'accomplissement définitif<sup>14</sup>. Il signifie que le chrétien est en tension, en attente, entre un « déjà-là » et un « pas encore ».

### 3. Le trinôme « jeûne, prière et aumône »

Mais jeûner, cela ne doit pas se limiter à la nourriture. Il s'agit de faire véritablement pénitence, adapter sa conduite, bref, se convertir. Ainsi, comme nous l'avons vu, les prophètes évoquent la conversion du cœur contre le jeûne mécanique et hypocrite (Is 58,4-10 ; Za 7,5-12). Finalement, la justice et la miséricorde l'emportent sur la pénitence proprement dite, et cette dernière n'a pas de valeur sans elles. Ainsi le dit Jésus dans l'évangile de Matthieu, reprenant une parole du prophète Osée qu'il cite à deux endroits différents (Os 6,6) : « Allez donc apprendre ce que signifie : *c'est la miséricorde que je veux et non le sacrifice*. Car je suis venu appeler non pas les justes mais les pécheurs » (Mt 9,13 ; 12,7).

On voit ainsi apparaître au retour d'Exil le trinôme « jeûne, prière et aumône », comme centraux dans la piété juive. Toute une section du sermon sur la montagne (Mt 6,2-18) est structurée selon ce schéma aumône-prière-jeûne :

<sup>13</sup> Voir aussi 2 Ch 20,3 ; 1 Mac 3,44-47 ; Jdt 4,9-13 ; Jon 3.

<sup>14</sup> P. R. REGAMEY, « L'Écriture Sainte et les débuts du christianisme », dans J.-M. ABD-EL-JALIL, e.a., *Redécouverte du jeûne*, Paris, Cerf, 1959, p. 15-34, p. 28-29.



Quand donc tu fais l'aumône, ne le fais pas claironner devant toi, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, en vue de la gloire qui vient des hommes. En vérité, je vous le déclare : ils ont reçu leur récompense. Pour toi, quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite, afin que ton aumône reste dans le secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra.

Et quand vous priez, ne soyez pas comme les hypocrites qui aiment faire leurs prières debout devant les synagogues et les carrefours, afin d'être vus des hommes. En vérité, je vous le déclare : ils ont reçu leur récompense. Pour toi, quand tu veux prier, entre dans ta chambre la plus retirée, verrouille ta porte et adresse ta prière à ton Père qui est dans le secret. Et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra. Quand vous priez, ne rabâchez pas comme les païens ; ils s'imaginent que c'est à force de paroles qu'ils se feront exaucer. Ne leur ressemblez donc pas, car votre Père sait ce dont vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez [Suit le Notre Père].

Quand vous jeûnez, ne prenez pas un air sombre, comme font les hypocrites : ils prennent une mine défaite pour bien montrer aux hommes qu'ils jeûnent. En vérité, je vous le déclare : ils ont reçu leur récompense. Pour toi, quand tu jeûnes, parfume-toi la tête et lave-toi le visage, pour ne pas montrer aux hommes que tu jeûnes, mais seulement à ton Père qui est là dans le secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra.

Jésus valorise la discrétion de ces pratiques et les évoque toute trois comme des réalités inséparables. Ainsi, pour « faire la justice », dans le sens d'avoir une juste relation avec Dieu, il importe d'abord de « faire l'aumône »<sup>15</sup>. Le sens premier du mot grec que nous traduisons par « aumône », *eleêmosunê*, qui signifie d'abord « miséricorde », « compassion », « pitié », suggère que ce partage plonge ses racines dans la compassion. Et l'aumône est aussi un geste destiné à rétablir la justice. Quant à la prière, Jésus affirme ici qu'elle consiste avant tout à reconnaître Dieu comme Père et à accorder son désir sur le sien pour que vienne son règne : « Vous donc, priez ainsi : Notre Père qui es aux cieux, fais connaître à tous qui tu es, fais venir ton Règne, fais se réaliser ta volonté sur la terre à l'image du ciel » (Mt 6,9-10).

#### 4. Le livre de Tobit

Le livre de Tobit est un petit roman familial édifiant, transmis en grec<sup>16</sup> et composé entre le 3<sup>e</sup> et le 2<sup>e</sup> siècle av. J.-C., probablement en diaspora. Il évoque à plusieurs reprises la prière et l'aumône comme étant à la base de la conduite du juste. Au début du livre, Tobit, le père, se présente, sans excès de modestie, comme le juste par excellence : « Moi, Tobit, j'ai suivi les chemins de la vérité et pratiqué les bonnes œuvres tous les jours de ma vie » (Tb 1,3). Ce qu'il détaille longuement dans les propos qui suivent, évoquant l'aumône (1,3) et la prière, notamment au Temple de Jérusalem (1,4-8). Prière et aumône sont d'ailleurs liées à plusieurs

<sup>15</sup> Cf. André WENIN, *Pas seulement de pain... Violence et alliance dans la Bible* (LD 171), Paris, Cerf, 2002, p. 268-269.

<sup>16</sup> Même s'il a été composé dans une langue sémitique, en hébreu ou en araméen, comme en témoigne les manuscrits de Qûmran.

reprises : le pèlerinage à Jérusalem est l'occasion de payer trois dîmes : la première aux prêtres, la deuxième pour faire vivre le commerce à Jérusalem, et enfin, dit-il : « Je donnais la troisième aux orphelins, aux veuves et aux étrangers résidant avec les fils d'Israël » (1,8). Après la déportation à Ninive, Tobit continue à se conduire en juste contrairement à beaucoup de ses compatriotes.

Plus loin, déroulant le fil de sa vie, il raconte : « Au temps de Salmanasar, j'avais fait beaucoup d'aumônes à mes frères de race ; je donnais mon pain à ceux qui avaient faim et des vêtements à ceux qui étaient nus. Si je voyais le cadavre d'un de mes compatriotes jeté derrière le rempart de Ninive, je l'enterrais » (1,16-17). Cette générosité ne lui attire pas que des amis, puisque, dénoncé par des voisins jaloux, Tobit doit s'enfuir, abandonnant son poste de haut fonctionnaire à la cour du roi d'Assyrie ainsi que tous ses biens. Ce n'est qu'après la mort du roi et la promotion à un haut poste de son neveu Ahikar que Tobit peut enfin rentrer en grâce.

Tobit n'en oublie pas ses pratiques généreuses : pour partager le banquet de la Pentecôte, il ne manque pas d'envoyer son fils Tobias chercher un pauvre. Tobias ne trouve pas de pauvre, mais le cadavre de quelqu'un qui a été assassiné gisant sur la grand place, non-enterré. Tobit s'empresse d'assurer une sépulture au défunt. La nuit-même, couchant dans sa cour, en pleine air, il reçoit dans les yeux des fientes de moineaux qui le rendent aveugle. Ne pouvant plus travailler, Tobit dépend alors de son neveu Ahikar et du travail de son épouse, Anna. Un jour, lors d'une dispute conjugale, Tobit s'entend asséner ces paroles par Anna : « Où sont-elles tes aumônes ? Où sont-elles tes bonnes œuvres ? Tout ce qui t'arrive est bien clair » (2,14). Et le lecteur se pose immanquablement la question : tous les bienfaits de Tobit ne lui auraient-ils pas mérité un autre sort ? Y a-t-il une justice en ce bas monde ?

Notons que Tobit ne semble accuser ni Dieu, ni le sort. Cependant, la vie est devenue trop dure et, dans une prière, il se tourne vers Dieu pour demander la mort. Au même moment, le lecteur apprend qu'une certaine Sara, fille de Ragouël d'Ecbatane en Médie, s'adresse elle-aussi à Dieu pour lui demander d'être délivrée par la mort d'une existence trop lourde à porter : « elle avait été donnée sept fois en mariage, et Asmodée, le démon mauvais, avait tué chaque fois ses maris avant qu'ils ne se soient unis à elle » (Tb 3,8). Ce qui ne peut manquer d'être suspect pour l'entourage de la belle qui n'a pas la possibilité de voir Asmodée.

Or, nous dit le narrateur, « dans l'instant même, leur prière à tous deux fut entendue en présence de la gloire de Dieu et Raphaël fut envoyé pour les guérir tous deux : Tobit, en faisant partir les leucomes de ses yeux, afin qu'il voie de ses yeux la lumière de Dieu ; Sara, la fille de Ragouël, en la donnant pour femme à Tobias, le fils de Tobit, et en expulsant d'elle Asmodée, le démon mauvais » (Tb 3,16-17). Dès lors, la solution du problème est en cours et le lecteur n'a plus qu'à suivre la façon dont l'archange Raphaël va s'y prendre pour arriver à ce résultat.

De son côté, pensant qu'il va mourir, puisqu'il a demandé la mort à Dieu, Tobit convoque son fils pour lui adresser ses dernière volonté et l'envoie en Médie chercher une importante somme d'argent qu'il a autrefois laissée en dépôt. Dans le discours qu'il adresse à son fils, le respect des commandements de Dieu et les œuvres de justice tiennent un grand rôle. Tobit évoque de nouveau l'importance de l'aumône. Ce faisant, dit-il, « c'est un beau trésor que tu te constitues pour le jour de la détresse, parce que l'aumône délivre de la mort et empêche

d'aller dans les ténèbres ; en effet, pour tous ceux qui la font, l'aumône est une belle offrande aux yeux du Très-Haut » (Tb 4,9-11). Après une série de prescriptions diverses, il revient de nouveau sur l'importance de l'aumône (4,16), pour terminer son exhortation invoquant l'importance de la prière, en particulier de la louange : « En toute occasion, bénis le Seigneur ton Dieu et demande-lui de rendre droits tes chemins et de faire aboutir toutes tes démarches et tous tes projets, car aucun peuple ne détient la perspicacité, mais c'est le Seigneur lui-même qui donne tout bien, il abaisse qui il veut jusqu'au fond du séjour des morts » (Tb 4,19).

Le jeûne Tobias se met en route pour aller récupérer l'argent en Médie, et s'adjoint un guide, un certain Azarias qui n'est autre que l'ange Raphaël sous forme humaine. Grâce aux bons conseils d'Azarias que le jeune homme a la sagesse de mettre en pratique durant tout son périple, Sara est libérée du mauvais démon qui tuait ses maris et épouse Tobias. Après des noces de 14 jours et après avoir récupéré l'argent, Tobias, son épouse et leur guide peuvent reprendre la route de Ninive et apporter à Tobit un remède qui le guérit de sa cécité.

Durant tout ce périple, la prière fait partie de la vie quotidienne des protagonistes. En plus de nombreuses bénédictions, mentionnons qu'avant de s'unir, lors de leur nuit de noce, Tobias et Sara prient ensemble (Tb 8,4-9). Les parents de Sara, de leur côté, une fois qu'ils ont constaté que, contrairement à leurs craintes, Tobias a survécu à sa nuit de noce, bénissent longuement le Seigneur (Tb 8,14-17). Tobit, une fois son fils revenu et une fois la vue retrouvée fait de même (Tb 11,14), dans le cercle familial, puis à travers la ville de Ninive (Tb 11,16-19).

Quand le moment est venu de remercier Azarias, qui fut un si bon guide pour le jeune Tobias, l'ange, les prenant à part, leur dévoile sa vraie nature et leur adresse des recommandations avant de remonter vers Dieu (Tb 12,6-20). Le discours de Raphaël commence et finit par une exhortation à bénir Dieu et à faire connaître aux hommes ses actions. Viens ensuite l'évocation de la prière, du jeûne et de l'aumône, liés à la justice : « C'est une bonne chose que la prière avec le jeûne, l'aumône et la justice ; mieux vaut peu avec justice que beaucoup avec injustice » (Tb 12,8). Raphaël insiste sur l'aumône : « L'aumône délivre de la mort et elle purifie de tout péché. Ceux qui font l'aumône seront rassasiés de vie ; ceux qui font le péché et l'injustice sont ennemis d'eux-mêmes (Tb 12,9-10).

Raphaël s'élève alors vers le ciel, après avoir demandé à Tobit et à Tobias de bénir Dieu et de mettre par écrit tout ce qui leur est arrivé. Tobit entonne alors un cantique de louange (Tb 13). Le récit se termine sur les derniers moments de Tobit qui prédit le retour d'exil et exhorte ses descendants à pratiquer l'aumône, la justice et à bénir Dieu (Tb 14,8-9), puis de Tobias.

Ce petit récit édifiant nous apprend beaucoup sur la pratique religieuse qui avait cours un peu avant l'ère chrétienne. La prière, et en particulier la louange, y tient une grande place, accompagnée de l'aumône. Si le jeûne y est moins présent que dans d'autres textes, place est faite à Dieu et à l'a(A)utre à travers ces deux œuvres de justices que sont prières et aumônes. Le fait que l'histoire se situe en diaspora explique peut-être que l'aumône ait pris le dessus sur le jeûne : dans une situation d'oppression et de pauvreté, l'accent est mis naturellement sur le partage des richesses plus que sur la privation personnelle.

Quant à mettre un ordre de priorité, l'ensemble du récit nous oriente vers l'importance de la prière. Si l'aumône et les actions entreprises par Tobit en faveur des pauvres, notamment le

fait d'enterrer les morts, est souligné à plusieurs reprises par les personnages, y compris par l'ange Raphaël lui-même, c'est bien suite aux prières de Tobit et Sara qu'il est envoyé par Dieu pour les guérir. Ainsi, ce ne sont pas les bonnes actions de Tobit qui lui ont valu d'être guéri, mais plutôt sa prière et celle d'Anna, qui ont été entendues par Dieu dans sa grande miséricorde. Alors, y a-t-il une justice en ce bas monde ? Le livre de Tobit ne répond pas à la question et le mystère demeure, mais il nous dit, du moins, qu'il y a un Dieu qui écoute les prières et qui agit, à sa manière et à son heure...